

Tout est affaire de montage *Fahrenheit 9/11* de Michael Moore

Gilles Marsolais

Numéro 118, septembre 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24747ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Marsolais, G. (2004). Compte rendu de [Tout est affaire de montage / *Fahrenheit 9/11* de Michael Moore]. *24 images*, (118), 56–57.

Tout est affaire de montage

par Gilles Marsolais



Jamais le président du plus puissant pays du monde n'aura paru aussi petit!

Ce documentaire de l'enfant terrible du cinéma américain qui cerne la fracture de la démocratie aux États-Unis vise à réveiller la conscience du spectateur américain. Ce faisant, il pourrait contribuer à la non-réélection de George W. Bush à la présidence cet automne. Du coup, Michael Moore rappelle que le mot engagement a encore une signification, et il écarte les mauvaises raisons d'aimer ou non son film.

Oui, *Fahrenheit 9/11* est un film politique, ce qui ne diminue en rien ses qualités intrinsèques. Et son engagement est tout sauf ambivalent : il ne laisse aucune place aux faux-fuyants. Son contenu est constitué de faits, irréfutables, documentés par un concentré d'images fortes. Pour la plupart, ces images ont été filmées par d'autres cinéastes, ce qui leur confère un statut d'*objectivité*, et plusieurs d'entre elles ont été peu vues ou n'ont jamais été montrées au spectateur américain. C'est de leur accumulation, époustouflante, du feu nourri qu'elles projettent sur l'écran et, bien sûr, de la lecture qui en est proposée et de leur confrontation avec le discours officiel, celui de la présidence et celui des médias américains, dont

les mensonges répétés sont mis en lumière, que le film tire son efficacité.

C'est dire que Michael Moore n'a que faire d'une narration sur le mode interrogatif : il n'en est plus à l'étape du questionnement. Il a fait son nid : il prend parti. La force de ce documentaire est qu'il offre un point de vue sur la société, sur le monde, qu'il l'aborde sans détour et qu'il le défend sans ambages. Il n'a que faire non plus d'une pseudo-objectivité angélique à laquelle certains voudraient identifier le genre : à la partialité des médias qui se contentent de relayer les mensonges du gouvernement, il oppose sa propre subjectivité, assumée, afin de favoriser l'émergence de la vérité. Par le commentaire qu'il assure lui-même en voix off (comme Godard qui pourtant le lui reproche), il précise la signification de certaines de ces images qui autrement se noieraient dans ce flot d'informations et d'illustrations. Certes, pour enfoncer le clou, il se permet de souligner à gros traits certains passages, mais il le fait avec un humour aussi dévastateur que les habiles effets de montage dont son film est truffé.

Fahrenheit 9/11 est surtout un film sérieux sur un sujet sérieux, mais c'est aussi

un pamphlet voltairien par moments, qui tourne en ridicule les mensonges grossiers et répétés de George W. Bush et de son entourage, ainsi que ceux de certains médias complaisants. Laissant l'espace à sa tête de Turc, le narrateur-vedette qu'est devenu Michael Moore apparaît peu à l'écran cette fois, mais il attaque d'une façon impitoyable celui qui a usurpé le pouvoir. En plus d'évoquer sa feuille de route peu reluisante (assortie d'un dossier militaire trafiqué, de délits d'initiés et de relations douteuses), Moore cerne son parcours peu glorieux depuis son élection frauduleuse à la présidence en 2000, dénoncée au moyen d'un montage percutant qui, en un raccourci éloquent, démystifie le rôle du Congrès avant tout soucieux de sauver les apparences et de protéger le système, jusqu'à l'invasion injustifiée de l'Irak aux conséquences incalculables. L'homme à la tête du pays le plus puissant du monde, qui a les moyens de faire la pluie et le beau temps partout à travers la planète, est décrit comme un être fourbe et sans envergure.

Le film s'en prend aussi aux médias qui s'autocensurent au nom du « patriotisme », et notamment à l'ennemi juré de Michael Moore, la chaîne de télévision ultraconservatrice Fox News qui ne se gêne pas pour déformer grossièrement la réalité et servir de relais à la politique de peur et de désinformation du gouvernement en mettant en pratique l'approche orwellienne selon laquelle la répétition d'un mensonge finit par devenir vérité. À la grossière désinformation qu'ils pratiquent, Michael Moore oppose donc la contre-information sur le mode parodique, dont l'effet est dévastateur. Ces repères fixés, il a beau jeu d'exploiter la moindre dérive de cette « bande de criminels qui sont à la Maison-Blanche ».

Fahrenheit 9/11 cerne cette dimension criminelle en dénonçant, à l'aide d'images fortes, ahurissantes, les accointances affairistes de la famille Bush avec le clan d'Oussama ben Laden, omniprésent au Texas notamment dans l'industrie pétrolière, et en arguant que l'intensification de la politique guerrière des États-Unis au Moyen-Orient


profite directement à l'entourage de la famille Bush impliquée aussi dans l'industrie de l'armement. En accumulant les preuves et en tissant (trop rapidement) la toile de ces liens complexes, le film explique pourquoi les États-Unis ont choisi d'envahir l'Irak, de favoriser l'ascension d'Ahmed Karzai en Afghanistan et de laisser filer Oussama ben Laden, tout en permettant à 142 Saoudiens établis au Texas, dont 24 membres de son clan, de quitter le territoire américain par la voie des airs au pire temps de la crise alors que tous les avions étaient cloués au sol!

L'attaque du World Trade Center est brillamment évoquée d'abord au moyen de la seule bande-son devant un écran noir, avant de céder la place au silence absolu alors que la tragédie se donne à lire sur les visages des New-Yorkais. Du grand cinéma! À cette occasion, la télévision a donné de George W. Bush l'image d'un homme d'État décidé, qui aurait aussitôt quitté la salle de classe élémentaire où il se trouvait pour prendre en mains les destinées de la nation. En réalité, sept longues minutes se sont écoulées avant qu'il ne réagisse aux interventions de son conseiller l'informant de la situation. Michael Moore s'en moque allègrement, en réutilisant le métrage filmé *objectivement* par le service audiovisuel de l'école (avec ses zooms maladroits) et qui n'a jamais été montré à la télévision. On y voit George W. Bush qui, après la seconde intervention de son conseiller, reste assis sur son banc d'écolier, ne sachant comment réagir, triturant son petit album de littérature enfantine. Jamais le président du plus puissant pays du monde n'aura paru aussi petit! Michael Moore intercale au sein de ce vide des plans de coupe dévastateurs où il supprime les pensées du personnage, évoquant ses relations troubles avec les talibans, ce qui lui permet d'enchaîner d'une façon agile et convaincante sur le fameux épisode de la fuite des Saoudiens. Certes, le commentaire hilarant de Michael Moore qui oriente la lecture de ces images est dévastateur, mais, comme Chris Marker l'a illustré dans *Lettre de Sibérie* (1958), on peut se demander si Fox News n'aurait pas pu à son tour, en partant de ce même métrage mais au moyen d'un autre commentaire, proposer plutôt l'image d'un chef d'État profondément humain, déchiré, réfléchissant à

l'avenir de l'Amérique. C'est bien la preuve qu'au cinéma (comme en politique) tout est affaire de montage.

Mais des attaques plus féroces viennent de la bouche même de jeunes soldats américains qui, en Irak, sont particulièrement critiques face à cette « guerre injustifiée ». À leur voix, étouffée par les médias, s'ajoutent maintenant celles de leurs mères qui se mobilisent pour dénoncer cette agression.¹ C'est l'une des forces de *Fahrenheit 9/11* que d'imposer ce point de vue dont les Américains sont privés par leurs médias. Il s'incarne ici dans la douleur oppressante d'une mère (Lila Lipscomb) dont le fils est mort inutilement en Irak. Michael Moore attire l'attention sur elle parce qu'elle représente l'Américain moyen qu'il veut rejoindre : patriote convaincue, et d'abord militante pro-guerre, elle comprend enfin, à travers sa propre douleur qui fait écho à celle d'une mère irakienne filmée plus tôt dans les décombres de sa maison, la manipulation et le mensonge qui ont accompagné l'embrigadement de son fils et sa mort absurde. Son itinéraire est représentatif du début, inespéré, d'une prise de conscience du peuple américain.

Michael Moore ne se contente donc pas d'affirmations gratuites. Il appuie son point de vue sur un réseau de preuves, d'arguments et de témoignages accablants dont il renforce l'effet dévastateur tantôt par l'humour, voire l'ironie, tantôt par l'émotion. Cette stratégie

pourrait bien convaincre le spectateur encore persuadé que l'invasion de l'Irak était justifiée, à en juger par la réaction affolée du bureau américain de la censure qui oblige les jeunes de moins de 17 ans à être accompagnés d'un adulte pour assister à sa projection. Les recruteurs à temps plein de l'armée américaine, que l'on voit dans le film, ciblent précisément des jeunes de 15 à 17 ans, ceux-là mêmes dont les mères s'inquiètent déjà et qui, une fois enrôlés (sésame pour accéder à l'Université) seront expédiés en Irak. Cherchez l'erreur! 

1. Lire « Le combat des mères de soldats contre Bush », *Le Monde* 2, 23-24 mai 2004, p. 24-32.

États-Unis, 2004. Ré. et scé. : Michael Moore. Ph. : Mike Desjarlais. Mont. : Kurt Engfehr, Christopher Seward, T. Woody Richman. Mus. : Jeff Gibbs. 120 minutes. Couleur. Dist. : Alliance Atlantis Vivafilm.



Michael Moore (à droite) et le sergent Abdul Henderson à Washington.